

EXERCICES DE TRADUCTION

français ----> anglais

TRANSLATION EXERCISES

Traduction proposée / Suggested translation

L'Étranger

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. [...]

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois. [...]

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui, monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

Adapté de Albert Camus, *L'Étranger*, Ed. Gallimard

The Stranger

Maman died today. Or yesterday maybe, I don't know. I got a telegram from the home: "Mother deceased. Funeral tomorrow. Faithfully yours." That doesn't mean anything. Maybe it was yesterday.

The old people's home is at Marengo, about eighty kilometers from Algiers, I'll take the two o'clock bus and get there in the afternoon. That way I can be there for the vigil and come back tomorrow night. I asked my boss for two days off and there was no way he was going to refuse me with an excuse like that. But he wasn't too happy about it. I even said, "It's not my fault." He didn't say anything. Then I thought I shouldn't have said that. After all, I didn't have anything to apologize for. He's the one who should have offered his condolences. But he probably will the day after tomorrow, when he sees I'm in mourning. For now, it's almost as if Maman weren't dead. [...]

I caught the two o'clock bus. It was very hot. I ate at the restaurant, at Celeste's, as usual. Everybody felt very sorry for me, and Celeste said, "You only have one mother." When I left, they walked me to the door. I was a little distracted because I still had to go up to Emmanuel's place to borrow a black tie and an arm band. He lost his uncle a few months back. [...]

The home is two kilometers from the village. I walked them. I wanted to see Maman right away. But the caretaker told me I had to see the director first. He was busy, so I waited a while. The caretaker talked the whole time and then I saw the director. I was shown into his office. He was a little old man with the ribbon of the Legion of Honor in his lapel. He looked at me with his clear eyes. Then he shook my hand and held it so long I didn't really know how to get it loose. He thumbed through a file and said, "Madame Meursault came to us three years ago. You were her sole support." I thought he was criticizing me for something and I started to explain. But he cut me off. "You don't have to justify yourself, my dear boy. I've read your mother's file. You weren't able to provide for her properly. She needed someone to look after her. You earn only a modest salary. And the truth of the matter is, she was happier here." I said, "Yes, sir." He added, "You see, she had friends here, people her own age. She was able to share things from the old days with them. You're young, and it must have been hard for her with you."

Adapted from Albert Camus *The Stranger*, Ed. Vintage International

Traduction proposée / Suggested translation

Laughter Beneath the Bridge

Those were long days as we lay pressed to the prickly grass waiting for the bombs to fall. The civil war broke out before mid-term and the boarding school emptied fast. Teachers disappeared; the English headmaster was rumoured to have flown home; and the entire kitchen staff fled before the first planes went past overhead. At the earliest sign of trouble in the country parents appeared and secreted away their children. Three of us were left behind. We all hoped someone would turn up and collect us. We were silent most of the time. Vultures showed up in the sky. They circled the school campus for a few days and then settled on the watchnight's shed. [...]

We were returning from a search for food one day when we saw someone standing like a scarecrow in the middle of the field. We drew closer. The figure stood still. It was mother. She looked at us a long time and she didn't recognize me. Fear makes people so stiff. When she finally recognized me she held all three of us together like we were a family.

'Can't take your friends,' mother said, after we had all been given something to eat.

'I'm not a wicked person to leave behind children who are stranded,' mother said, her face bony, 'but how will I rest in my grave if the soldiers we meet hold them, because of me?' I didn't understand. I began to say a prayer for my friends. [...]

There was absolutely no space in the lorry to move because most of the passengers had brought with them as many of the acquisitions of their lives in the city as they could carry. We sat on wooden benches and all about us were buckets, sewing machines, mattresses, calabashes, mats, clothes, ropes, pots, blackened pans, machetes. [...]

That was a long journey indeed. The road seemed to have no end. The leaves of the trees and bushes were covered with dust. There were a hundred of checkpoints. The soldiers at every one of them seemed possessed of a belligerent vitality. They stopped every vehicle, searched all nooks and crannies, emptied every bag and sack, dug their guns in our behinds, barked a thousand questions. We passed stretches of forest and saw numerous corpses along the road. We saw whole families trudging along the empty wastes, children straggling behind, weeping without the possibility of consolation.

I was asleep when mother woke me up. It was another checkpoint.

Adapted from Ben Okri, *Laughter Beneath the Bridge* in *Incidents at the Shrine*, Ed. Heinemann Vintage

Éclats de rire sous le pont

Nous passâmes de longues journées tapis dans les herbes épineuses à attendre la chute des bombes. La guerre civile avait éclaté avant le milieu du trimestre et le pensionnat s'était vidé rapidement. Les enseignants disparurent ; le bruit courut que le directeur anglais était rentré dans son pays par avion ; et tout le personnel de cuisine avait fui avant que les premiers avions ne passent au-dessus de nos têtes. Au tout premier signe de problème dans le pays, les parents apparaissaient et allaient cacher leurs enfants. Trois d'entre nous avions été oubliés. Nous espérions tous que quelqu'un viendrait nous chercher. La plupart du temps nous demeurions silencieux.

Des vautours firent leur apparition dans le ciel. Pendant quelques jours, ils volèrent en décrivant des cercles au-dessus de l'école et s'installèrent ensuite sur la cabane du veilleur de nuit. [...]

Un jour, alors que nous rentrions après être allés chercher de la nourriture, nous vîmes quelqu'un qui se dressait comme un épouvantail au milieu du terrain de sport. Nous nous approchâmes, La silhouette était immobile. C'était ma mère. Elle nous regarda longuement, et elle ne me reconnut pas. La peur paralyse les gens. Lorsque, enfin, elle me reconnut, elle nous prit dans ses bras comme si nous faisions partie de la même famille.

« J'peux pas emmener tes amis » dit maman après nous avoir donné à manger à tous les trois.

« J'suis pas assez cruelle pour abandonner des enfants livrés à eux-mêmes », dit maman, le visage osseux, « mais comment j'pourrai reposer en paix dans ma tombe si les soldats qu'on va croiser les arrêtent, à cause de moi ? »

Je ne comprenais pas. Je me mis à prier pour mes amis. [...]

On ne pouvait absolument pas bouger dans le camion : la plupart des passagers avaient emporté avec eux autant de biens acquis tout au long de leur vie en ville qu'ils pouvaient en transporter. Nous étions assis sur des bancs de bois et tout autour de nous il y avait des seaux, des machines à coudre, des calebasses, des tapis, des vêtements, des cordes, des pots, des casseroles noircies, des machettes. [...]

Le voyage fut extrêmement long. La route paraissait interminable. Les feuilles des arbres et des buissons étaient couvertes de poussière. Il y avait une centaine de postes de contrôle. À chaque contrôle, les soldats semblaient animés d'une ardeur agressive. Ils arrêtaient tous les véhicules, en fouillaient tous les coins et recoins, vidaient tous les bagages et tous les sacs, enfonçaient leurs fusils entre nos fesses, aboyaient mille questions. Nous traversâmes des étendues de forêt ; de nombreux cadavres gisaient au bord de la route. Nous vîmes des familles entières avancer péniblement dans des espaces sauvages et déserts, les enfants à la traîne, en pleurs, sans qu'il fût possible de les consoler.

Je dormais quand maman m'a réveillé. Nous étions arrivés à un nouveau poste de contrôle.

Suggested translation by frenchinnigeria.com